

LA FRONTIÈRE

Patrick Bard est photographe et romancier (*La Frontière*, *L'Attrapeur d'ombres*). Il est également l'auteur de nouvelles et certains de ses textes ont été adaptés pour le théâtre. Son premier roman, consacré aux femmes mexicaines assassinées à Ciudad Juárez, *La Frontière*, a reçu les prix polar Michel-Lebrun 2002, Brigada 21 2005 (Espagne) et Ancres noires 2006.

Patrick Bard

LA FRONTIÈRE

R O M A N

Éditions du Seuil

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

TEXTE INTÉGRAL

ISBN 978-2-02-130729-0
(ISBN 2-02-040271-8, 1^{re} publication)

© Éditions du Seuil, mars 2002

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Aux femmes du Mexique, à Bertha Ferrer...
À Thierry Jonquet et Solange Kornberg.*

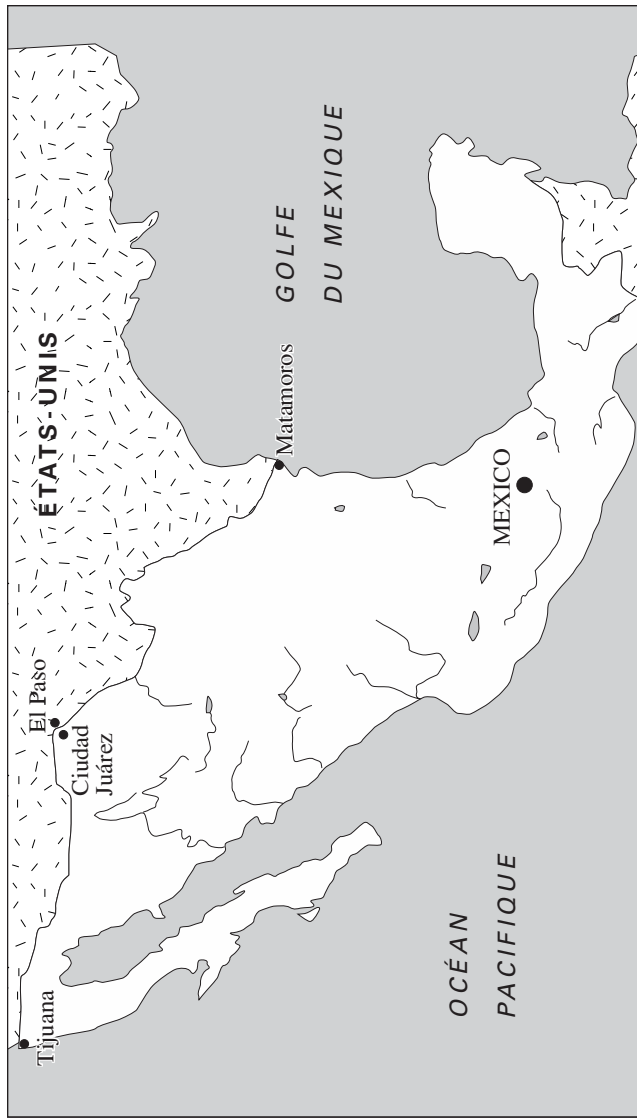
Pour Édith Bard (1924-2001)

Vous voulez venir en aide aux miséreux.
Je veux la fin de la misère.

VICTOR HUGO

Car lorsque tu regardes au fond de l'abysse,
l'abysse regarde aussi au fond de toi.

FRIEDRICH NIETZSCHE



AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

Ciudad Juárez est bien la ville violente décrite dans le roman. De la même façon, les conditions de travail des ouvrières de la frontière, aussi incroyables puissent-elles paraître, correspondent strictement à la réalité. La série d'assassinats dont il est question ne relève, hélas, pas que de la fiction, et plus d'une centaine de femmes ont mystérieusement disparu dans les dernières années à Juárez. Des dizaines d'entre elles ont été retrouvées mutilées, violées et assassinées. Certains responsables de ces meurtres ont été identifiés et arrêtés, mais l'ensemble de l'affaire n'a jamais été complètement élucidé.

Les ressorts romanesques et le dénouement de cet ouvrage sont donc de pure fiction, tout comme les personnages, même si certains traits de caractère ont été empruntés à des personnes existantes.

PREMIÈRE PARTIE

LA VILLE OÙ LE DIABLE
A PEUR DE VIVRE

Frontière américano-mexicaine.

7 septembre 1996. Ciudad Juárez, État de Chihuahua, Mexique.

En comptant aujourd'hui, ça faisait dix jours.

Dolores Guevara s'appuya au lavabo crasseux, le regard perdu dans le labyrinthe des fêlures de la céramique.

Là où aurait dû se trouver un miroir, deux carreaux de faïence manquaient.

Elle s'était abîmée dans la contemplation du plâtre boursoufflé que l'humidité décollait du mur. Une quinzaine de femmes vêtues comme elle de blouses roses s'entassait à grand-peine dans le local exigu, devant une porte close. À intervalles réguliers, la porte s'ouvrait, une des femmes sortait, sac à main sous le bras, tandis qu'une autre allait s'enfermer à son tour dans les toilettes séparées par des cloisons à mi-hauteur.

Les visages aux pommettes hautes étaient indéchiffrables.

La lumière verticale, artificielle, accrochait des reflets d'or sur les peaux olivâtres couvertes d'une fine pellicule de sueur.

L'une des femmes se tourna vers Dolores.

– Toujours rien ? elle chuchota.

– Non. Tu me l'as apporté ?

L'autre balaya la pièce d'un bref mouvement circu-

laire de la tête et glissa discrètement un sachet de plastique dans la poche extérieure de la blouse de Dolores.

Après que chacune d'elles eut séjourné dans le réduit malodorant, elles quittèrent ensemble la pièce pour emprunter un couloir aux murs fraîchement repeints de jaune.

Les semelles de leurs chaussures de sport crissaient sur le revêtement plastifié gris posé sur le sol de béton. Elles débouchèrent dans une salle d'attente meublée d'une vingtaine de chaises pliantes en contreplaqué et prirent place en silence, fixant une porte entrouverte.

Ici, pas de table basse, ni de revues usées à force d'avoir été feuilletées.

Nulle conversation à voix basse. Rien d'autre que le bourdonnement d'un tube de néon défaillant, une rumeur lointaine de machines.

Une voix féminine aboya un nom.

Une des blouses se leva, franchit la porte, la referma derrière elle, puis ressortit presque aussitôt pour quitter la salle d'attente et disparaître par le couloir.

Elles n'étaient plus que trois lorsque la voix l'appela.

Dolores Guevara jeta un regard de noyée à sa voisine de gauche et pénétra dans le bureau.

Une table, un ordinateur, un téléphone, une lampe à abat-jour.

Ni fenêtre, ni siège pour s'asseoir devant la table.

La surveillante, vêtue d'une blouse et d'un bonnet de coton blancs, l'attendait en pianotant sur le clavier. Les informations apparues à l'écran se reflétaient dans les verres épais de ses lunettes. Elle recula le fauteuil à roulettes d'un geste sec du pied.

– Alors ? Tu les as eues, cette fois ?

– Oui, madame, répondit Dolores en tendant le sachet de plastique transparent qu'elle venait d'extraire de sa poche.

La surveillante ganta ses mains de latex pour examiner la chose à la lueur de la lampe.

Dolores remit en place une mèche de courts cheveux noirs qui lui chatouillait la nuque. Les ailes de son nez légèrement épaté frémirent lorsque l'autre releva la tête.

– Tu te fous de moi ?

– Non, madame, je vous jure que...

– Il est sec, ce sang, coagulé depuis trois heures au moins.

Elle brandissait le tampon périodique ensanglanté prisonnier de la poche.

– Baisse ta culotte !

Le visage de Dolores se ferma.

– Si je refuse ?

La surveillante montra la porte du menton.

Très lentement, les doigts de Dolores Guevara firent sauter les boutons de la blouse rose. Puis disparurent sous une robe-chasuble pour ramener sur ses mollets déjà striés de varices sa culotte vierge de toute souillure.

La femme se leva, fit le tour de son bureau et releva d'un index inquisiteur l'ourlet de la robe. Puis elle se pencha en avant afin de vérifier qu'aucun fil ne pendait de la sombre toison offerte à son regard.

– Tu connais le règlement. Tu dois subir un test de grossesse. Allez, rhabille-toi et reviens me voir avant la fin de la semaine. Avec le résultat.

Tandis qu'elle sortait à pas lents en se rajustant, Dolores entendit appeler un autre nom. Sa lèvre inférieure fardée de rouge tremblait encore un peu.

« Plus de règles, plus de travail. Il n'y a pas de place ici pour les femmes enceintes. »

Chacun des mots employés par le directeur des ressources humaines lors de son embauche, six mois auparavant, résonnait encore dans son esprit.

Depuis, à deux reprises, la pointe acérée d'une aiguille

à tricoter avait fouaillé son utérus. La dernière fois, elle avait bien failli y rester.

Et l'autre qui ne voulait jamais faire attention.

Le claquement sec de la pointeuse oblitérant sa fiche hebdomadaire la tira de son hébétude. Elle rejoignit son poste de soudure dans l'atelier envahi par le vacarme des machines.

Dimanche 18 février 1997.

Toni Zambudio avait connu des étés madrilènes moins brûlants que l'hiver de Juárez. C'était du moins ce qu'il avait pensé en plantant les talons de ses santiags dans le tarmac en fusion de l'aéroport mexicain une semaine auparavant, alors qu'un vent incandescent charriait depuis le Sud des rafales de poussière chauffées à 35 degrés. L'air, sur la ville, sentait le kérosène et les solvants.

Il dormait encore, bien au chaud entre les couvertures, dans son appartement de l'*avenida* Principe de Vergara proche du centre de Madrid, quand la sonnerie du téléphone l'avait tiré d'un rêve étrange où il était question d'une dispute avec son ex-femme.

– Toni, je te réveille ?

– Quelle question ! Qu'est-ce qui se passe ? avait-il demandé d'une voix endormie.

– Rapplique au journal, on a besoin de toi. Tu pars au Mexique, avait ordonné son chef de service avant de raccrocher.

Zambudio s'était assis au bord du lit en bâillant. Il était resté là un moment à se gratter la tête, observant la photo encadrée sur la table de nuit, de Fina et de ses deux fils.

Fina. Les interminables nuits de bouclage les avaient

éloignés l'un de l'autre sans qu'il puisse rien y faire. Il pensait à son divorce en cours – décidément la nature a horreur du vide –, aux devoirs qu'il n'avait pas aidé à finir, aux bobos qu'il n'avait pas soignés, aux multiples rougeoles, oreillons et gripes qu'il avait négligés, obsédé qu'il était par son travail. Encore un ou deux ans et Juan atteindrait l'âge des premières amours.

Malheureuses, forcément malheureuses.

Le réveil à côté de lui marquait 07 : 30. Le Mexique. Merde, alors.

La solitude lui pesait.

On était vendredi. Il avait imaginé, si son voyage était programmé pour la semaine suivante, qu'il pourrait peut-être avoir les enfants pour le week-end.

– N'y compte pas, tu pars demain soir, lui avait répondu d'un ton péremptoire Perez, le chef de la rubrique étranger. Écoute, je sais que tu travailles habituellement sur la justice en national, mais bon, tu es excellent pour les papiers criminels et c'est un très gros coup, donc tu vas là-bas. On a encore un billet en échange-marchandise avec AeroMexico, on va l'utiliser. Tu seras à pied d'œuvre dimanche matin. De toute façon, Montoya qui aurait pu partir à ta place est en Belgique sur les suites de l'affaire Dutroux.

– C'est quoi, l'histoire ? avait fini par demander Toni.

– Voilà, ça fait un an qu'on sait que des tueurs violent et assassinent des jeunes femmes à Ciudad Juárez avant d'abandonner leurs cadavres dans le désert. On a découvert la première en août 95, dans un terrain vague à la lisière de la ville, c'était pas beau à voir. Au début, la police a cru à un unique serial killer. Ils avaient arrêté le contremaître d'une usine, qui avait reconnu les meurtres. Seulement, une fois le type sous les verrous, les crimes

ont continué. À ce jour, on a retrouvé cinquante-trois corps de femmes violées et mutilées aux quatre coins de la ville. En deux ans. Toutes jeunes et originaires des bidonvilles. La police vient d'arrêter une bande de loubards du coin, « Los Diablos ». Ils ont l'air d'être à l'origine des meurtres. C'est un truc très moche. La plus grosse affaire, sans doute, de l'histoire criminelle du Mexique. Je veux une enquête en béton armé là-dessus. Nous avons du sexe, de la violence à l'état pur, une ville frontière, tous les ingrédients d'un vrai polar.

Zambudio avait regardé le ciel plombé par la fenêtre du bureau.

Le week-end avec les gamins s'éloignait à tire-d'aile. Ciudad Juárez. Rien que d'y penser...

– Tiens, l'avait secoué Perez. Voilà un papier paru il y a une semaine sur notre affaire dans *The Nation*, un quotidien de la gauche américaine. Ça te fera de la lecture dans l'avion. Je veux toute l'histoire avant le procès.

La bise de février ébranlait les auvents des marchands de *chocolate con churros*. Les mains posées sur sa bedaine au fond des poches de son manteau, Toni avait marché dans Madrid, incliné vers l'avant pour mieux résister aux bourrasques, en pensant à ce qu'il raconterait aux enfants.

Et à Fina. Il ne savait même pas combien de temps il resterait absent.

Guère plus, sans doute, d'une dizaine de jours.

En fait, cinq jours plus tard, son enquête était à peu près bouclée.

À la descente de l'avion, son premier geste avait été d'allumer une cigarette – la peste soit de ces long-

courriers non-fumeurs – et d’aller boire une Corona glacée pour apaiser son gosier desséché par dix heures de vol climatisé.

Son estomac surmené avait protesté. Trop de sandwiches pris en vitesse au comptoir, au milieu de la nuit, trop d’alcool, de café, de nicotine. Trop de déjeuners de boulot, aussi. Et quinze kilos superflus.

La ville s’était transformée. Le gros bourg qui regardait les États-Unis en chien de faïence par-delà le Río Bravo, dont il n’avait jamais compris pourquoi il s’appelait Rio Grande sur la berge américaine, était monté en graine.

Ciudad Juárez avait envahi la plaine d’inondations, la ville avait étendu ses tentacules sur des hectares de désert, les bidonvilles s’accrochaient aux montagnes face aux buildings étincelants d’El Paso, Texas. Un nuage de pollution jaune sale barrait la vue au-delà, vers les montagnes de la Sierra Blanca.

Il avait loué une Volkswagen Sedan à l’aéroport, une de ces coccinelles qu’on fabriquait encore au Mexique, et le type de l’agence de location lui avait ébauché sommairement un plan pour qu’il puisse rejoindre le motel La Vela, sur le Paseo Triunfo de la República où le journal lui avait réservé une chambre.

Déstabilisé par la conduite acrobatique et klaxon-nante des automobilistes autochtones, il s’était vite égaré. Il avait traversé des parcs industriels, des banlieues faites de *colonias*, de quartiers misérables, avant d’aboutir à la Zona Rosa, un îlot flambant neuf d’hôtels luxueux, de restaurants chic où se trouvait son motel. Face à La Vela, l’enseigne triomphante d’un McDonald’s voisinait avec les néons tapageurs d’une discothèque et d’un complexe commercial.

Un boulevard à quatre voies conduisait au vieux centre et aux ponts qui, franchissant le fleuve, menaient aux États-Unis.

Le bagagiste empressé avait monté sa valise jusqu'à la chambre tandis que Zambudio remplissait les formulaires d'usage à la réception. Il lui avait abandonné 20 pesos de pourboire avant de refermer la porte.

La climatisation dispensait un air polaire à travers la pièce.

Après l'avoir coupée, il était allé jusqu'à la fenêtre, l'avait fait coulisser pour laisser entrer un peu de chaleur, avait observé un moment un couple qui s'ébattait bruyamment dans une piscine turquoise bordée par un grand jardin planté de palmiers. Les cris des enfants qui jouaient dans la cour de l'école voisine montaient jusqu'à lui.

Fina n'avait que très moyennement apprécié son départ précipité et l'avait fait savoir par un silence prolongé. Elle avait seulement ajouté d'un ton glacial : « Et moi, qu'est-ce que je fais des gosses ? Ils vont être déçus, ils t'attendaient, tu sais. »

Il n'avait su que répondre, nom de Dieu, il pouvait presque voir le combiné du téléphone se couvrir de givre quand elle lui parlait. Ils s'étaient rencontrés à trente ans, alors qu'il était déjà journaliste à *El Diario*.

Et bon journaliste.

Elle avait cru épouser le futur rédacteur en chef du plus grand quotidien d'Espagne, mais Zambudio ne supportait pas d'être enfermé dans un bureau. Ce qu'il aimait, c'était la rue, le terrain, l'odeur des commissariats, l'ambiance des tribunaux.

Ils s'étaient dépêchés de faire deux enfants, Diego et Juan, respectivement dix et treize ans.

Lorsqu'il avait refusé un poste de chef de service au journal, elle avait commencé à lui reprocher son manque d'ambition. Ils vivaient encore dans l'appartement acheté avant la naissance des garçons, aussi ces derniers partageaient-ils toujours la même chambre.

Fina avait fini par se lasser.

Et puis il avait bouclé cette enquête fabuleuse sur le GAL, la police parallèle qui assassinait des membres de l'ETA. On avait mentionné son nom pour un prix, on parlait de lui pour remplacer le rédac'chef adjoint, démissionnaire. Il avait une nouvelle fois décliné l'offre et Fina avait réalisé qu'elle n'aurait jamais le mari dont elle avait rêvé.

Dès lors elle n'avait cessé de se plaindre de ses absences répétées, qui n'étaient même pas utiles à sa promotion sociale, elle l'accusait d'être égoïste – mais pense aux enfants, au moins – et s'était montrée de plus en plus distante avec lui.

Six mois auparavant, elle était partie. Avec les garçons. Elle avait entamé une procédure de divorce.

Elle ne l'avait pas quitté pour un autre, c'était ce qui lui avait fait le plus mal. Depuis, il s'était parfois demandé s'il aurait pu empêcher les choses d'arriver, s'il y avait un moyen de rattraper leur histoire en courant.

Est-ce qu'il était encore amoureux, au moins ? Il ne le savait même plus.

Zambudio avait écrasé sa cigarette sur le rebord de la fenêtre et l'avait expédiée d'une chiquenaude dans le jardin.

Le voyage l'avait sonné.

Il avait allumé la télé et s'était allongé à même le dessus-de-lit en chenillette orange, s'abîmant dans l'abrutissement procuré par une *telenovela* à l'eau de rose. En comparaison, les pires soap operas américains faisaient figure de films minimalistes. Son regard s'était égaré un moment sur les murs nus, à l'exception d'une affiche de corrido. Cette chambre lui fichait le bourdon.

Pour s'arracher à la morosité qui le gagnait, il avait parcouru une fois de plus son agenda.

On avait de la considération pour la presse, à Ciudad Juárez.

Il avait obtenu depuis Madrid une entrevue avec le chef de la police, dès le lendemain.

*

Lundi 19 février 1997. Siège de la police.

Le corps présente de nombreuses traces de morsures humaines, notamment à l'intérieur des cuisses et dans la région pubienne. Le ventre de la victime a été ouvert du sternum au nombril. Les intestins ont été sortis de la cavité abdominale et les organes génitaux internes ont été découpés. Le foie et le cœur sont manquants. Une arme tranchante a été plongée à plusieurs reprises dans le sein gauche. Des traces de rotation indiquent que l'assassin s'est acharné sur les blessures. Des excréments humains ont été retrouvés dans la bouche de la victime. L'examen rectal et vaginal révèle des traces abondantes de sperme.

Ça, c'était pour les cadavres découverts dans un état de relative fraîcheur.

Pour les autres, le médecin légiste s'était montré moins précis.

Tout tenait en vingt épaisses chemises cartonnées, sur quelque cinquante centimètres de hauteur, en équilibre instable. L'horreur intégrale bien rangée, par ordre chronologique.

Toni avait parcouru en diagonale les photocopies des rapports de police et de médecine légale. L'identification des corps n'avait pas toujours été une mince affaire. Certaines fois, il ne restait qu'un squelette auquel adhéraient encore quelques lambeaux de chair épargnés par les charognards.

Pourtant, de Catalina Cruz, la première jeune fille retrouvée, à Sara Gutierrez, la dernière victime en date,

la plupart des procès-verbaux étaient du même tonneau. Cinquante-trois jeunes femmes violées, torturées, mises à mort. Pour près de cinquante pour cent des victimes, l'identification avait été rendue impossible par l'état des corps.

Selon le rédacteur d'un des nombreux rapports de synthèse, une partie de ces filles aurait pu être issue d'une vague d'immigration récemment arrivée dans le Nord pour y trouver un travail. Peut-être même pour passer aux États-Unis.

Toni consulta les fiches d'identification : visages reconstitués par les dessinateurs de l'identité judiciaire, liste de vêtements portés par les victimes : « Jeans Lee, taille 38. Sous-vêtements Fruit of the Loom, chaussures Reebok. » Un véritable inventaire de l'industrie textile mondialisée. Suivaient des rapports concernant l'examen des traces de sang et de sperme dans les véhicules des suspects interpellés.

Zambudio avait refermé le dossier.

Le mètre cinquante-deux d'Alfonso Pazos, le chef de la police de Ciudad Juárez, disparaissait presque entièrement derrière le fragile échafaudage de chemises cartonnées, bien qu'il se tînt debout. Le petit homme rond et affable avait accueilli Toni avec empressement.

L'idée que son nom fût mentionné dans un grand quotidien européen le remplissait visiblement d'aise. Ses moustaches courtes et huilées en frémissaient de plaisir à l'avance. Il avait fait monter des cafés par un subalterne. Enfin, ce qui prétendait tenir lieu de cafés. Et celui de Zambudio avait eu du mal à passer. Les rapports d'autopsie étaient presque pires que les photographies en couleurs, pourtant insoutenables.

Le journaliste avait sorti de sa poche un petit magnétophone qu'il avait posé sur un coin de table.

– J’aimerais quelque chose de moins formel, si vous n’y voyez pas d’inconvénient, avait objecté le chef de la police.

Sans faire de commentaire, Toni s’était contenté de remballer l’appareil et d’extraire d’une autre poche un petit carnet de notes et un stylo.

Il avait aussi demandé s’il pouvait fumer. Son interlocuteur avait acquiescé d’un signe de tête et la tonsure sur le haut de son crâne s’était illuminée sous la lumière du plafonnier.

– Bien. Si ma mémoire est bonne, tout a commencé lorsqu’un de vos agents a découvert le corps d’une jeune fille dans le désert, un jour d’août 1995. Ça a été le début de l’affaire. Je suggère que nous partions de là, comme si je ne savais rien de plus. Je préfère avoir votre version des faits de vive voix, c’est meilleur pour mon papier, plus vivant. Vous comprenez ?

Nouvel acquiescement. Alfonso Pazos avait passé une langue rose sur sa moustache, avait pris son élan et s’était lancé :

– De fait, le 23 août 1995, un policier en patrouille a découvert à la lisière ouest de la ville, au-delà de la Colonia Anapra, le corps ligoté et mutilé de Catalina Cruz, une jeune fille de seize ans, qui avait été vue pour la dernière fois quelques jours auparavant. Le corps à moitié nu était dans un état de décomposition avancée, à cause de la chaleur, ce qui explique que nous ayons mis plusieurs jours à l’identifier. Elle était originaire d’un autre bidonville, la Colonia Fronteriza, et travaillait dans une *maquiladora*, une de ces filiales de multinationales venues du monde entier s’installer ici, où la main-d’œuvre ne coûte rien.

L’incompréhension, dans le regard de Zambudio, avait dû être tangible.

Pazos avait hoché la tête.

– Les usines sont installées tout au long de la fron-

tière et assemblent des micro-ondes, des télévisions, des voitures qui seront ensuite commercialisés sur le marché américain, ce qui est aujourd'hui très facile, depuis la signature des accords de l'ALENA. Des usines-tournevis, en quelque sorte – la colère dans sa voix était à peine perceptible –, et c'est bien pire depuis la dévaluation du peso.

– Mais je pensais que la frontière était plus surveillée que jamais, avait objecté le journaliste.

– En effet, *señor*. Ces accords n'incluent pas la libre circulation des individus. Seule celle des marchandises est facilitée. Aussi les *maquiladoras* se sont-elles multipliées en quelques années. Elles fournissent beaucoup d'emplois ici et permettent à nombre de gens de survivre. Mieux, et vous l'avez sans doute constaté : la ville explose sous la poussée des immigrants venus du Sud pour se faire embaucher dans les usines. On les appelle *maquiladoras*, ou plus familièrement *maquilas* en référence au terme argotique *maquilar*, un dérivé de *maquinar*. En gros, soumettre quelque chose à l'action d'une machine. Et donc, Catalina Cruz travaillait pour Somermex, une boîte *gringa*. Elle avait été violée, on avait ensuite enfoncé divers objets dans son vagin avant de l'étrangler. Et pour finir on l'avait décapitée. Dans les semaines qui ont suivi, nous avons découvert onze autres corps, derrière des bâtiments industriels, dans le désert, à proximité des *colonias*. Certaines de ces filles étaient à peine des adolescentes, quatorze ans tout au plus. Elles présentaient toutes les mêmes caractéristiques : minces, de type indigène ou métis, les cheveux longs. Nous avons compris très vite que nous étions en présence d'un tueur en série doté de fortes tendances fétichistes. Plusieurs de ces cadavres étaient dans un tel état que nous n'avons même pas pu toujours savoir de quoi elles étaient mortes, ni même les identifier. Finalement, nous avons eu la chance, si j'ose dire, de tomber

au printemps 96 sur sept nouveaux corps, en meilleur état. Celles qui n'avaient pas été étranglées avaient été achevées de plusieurs coups de couteau. Elles présentaient des traces de morsures profondes à l'intérieur des cuisses et aux seins, des morsures humaines, et leurs tétons avaient été arrachés. Tous les corps avaient été transportés après le décès. On n'a pas retrouvé d'arme à proximité. Toutes ces jeunes filles appartenaient à des familles pauvres, la plupart étaient des ouvrières des *maquiladoras*, comme Catalina Cruz. Au mois de mars 96, nous en étions arrivés à dix-neuf victimes et le pays était en ébullition, vous savez, le syndrome « que fait donc la police ? ». Nous avions sur le dos tous les jours le maire, les associations des familles de victimes, les féministes et que sais-je encore. La situation politique est réellement très compliquée ici. Le PAN¹ s'est emparé une première fois de la mairie avec l'appui des catholiques. Puis le PRI² leur a repris la municipalité. Je vous laisse imaginer les réactions du PAN qui ne demande qu'à reprendre le pouvoir : vous n'êtes même pas capables d'assurer la sécurité de nos femmes, et patati !... Tout le tremblement, en somme.

– Il vous fallait un coupable.

– Et de toute urgence, nous étions tous sur des sièges éjectables. Nous avons arrêté un premier suspect, en octobre 95. En reconstituant les dernières heures des victimes, nous en étions arrivés à la conclusion que certaines d'entre elles avaient fréquenté les bars du centre-ville.

1. PAN (Partido Acción Nacional) : Parti d'action nationale, parti de la droite libérale, dont l'actuel président, Vicente Fox, est le leader.

2. PRI (Partido revolucionario institucional) : Parti révolutionnaire institutionnel, au pouvoir depuis la révolution mexicaine et jusqu'aux élections de l'an 2000, gagnées par le PAN.

– Vous voulez dire les bars de la Zona Roja, de la zone de prostitution ? s’était étonné le journaliste. Ça cadre mal avec l’idée qu’on se fait de la jeune fille mexicaine traditionnelle.

– Oh là là, détrompez-vous, *señor Zambudio*. L’eau du Río Bravo a coulé sous les ponts. Comprenons-nous bien. Je n’accuse pas les ouvrières d’être des prostituées, mais certains bars qui ne sont pas officiellement des *cantinas*, qui peuvent même être des discothèques chic de la Zona Rosa, sont propices aux rencontres, et, vous le savez, les petits cadeaux entretiennent l’amitié.

*

Vendredi 23 février 1997. Motel La Vela.

À l’évocation de la conversation qu’il avait eue avec le chef de la police, Toni revoyait les vamps à peine pubères qui déambulaient le soir de son arrivée sur les avenues du centre-ville, boudinées dans leurs minijupes, montées sur des talons aiguilles, la blessure sanglante du rouge à lèvres sur leurs lèvres pulpeuses.

Il se redressa sur sa chaise et consulta sa montre : 19 : 00.

Dans un peu plus de vingt-quatre heures, son avion l’emmènerait loin de Juárez et de ses fantômes.

Après-demain, il serait de retour à Madrid, lesté d’un carnet de notes bien rempli destiné à la rédaction d’un second article. Il soupira et creusa le dos en se tenant les reins. En attendant, il fallait terminer le premier. Il relut le chapeau et la première partie de son texte. Dix feuillets, maxi, avait décidé Ferrer, le rédacteur en chef. Bon.

Ses doigts volaient sur les touches de l’ordinateur portable avec un petit bruit discret, un crachin sur un toit de tôle. Il s’arrêta, feuilleta les pages de son carnet, revint sur l’entretien avec le chef de la police.

– Elles sont pousse-au-crime, parfois, vous savez, *señor*, avait continué Pazos en lissant ses moustaches. Enfin, toujours est-il qu’au fond d’elles-mêmes ce ne sont encore la plupart du temps que des enfants, fascinées autant qu’effrayées par l’onde de choc que provoquent leurs déhanchements provocateurs et leurs œillades assassines. Parfois elles ne se rendent pas compte. C’est ainsi qu’une des adolescentes que nous interrogeons a avoué s’être laissé entraîner chez un homme qu’elle avait rencontré dans un bar de l’avenue Vicente Guerrero nommé « *Mujeres* », « Femmes ». En tout bien tout honneur, pensait-elle naïvement. Bien sûr, le type lui a sauté dessus à peine la porte refermée. La fille s’est débattue et là où ça devient intéressant, c’est quand il lui a dit qu’elle aussi finirait « comme les autres putes, au milieu du désert ». Elle nous a accompagnés chez lui et nous l’avons appréhendé. C’était un Libano-Américain, répondant au nom de Fouad El Aziz. La cinquantaine, contremaître chez Cortez Electronics, une *maquila* américaine. Bel homme, un peu le genre Omar Sharif : il aurait pu décrocher un rôle de riche séducteur dans une *telenovela* mexicaine, si vous voyez ce que je veux dire.

Zambudio avait levé les yeux au ciel.

Dehors, une voiture avait brusquement dérapé, tous freins bloqués.

Le journaliste s’était raidi dans l’attente du choc qui ne venait pas. Le hurlement des pneus avait fait place à de sonores claquements de portières et à un échange de jurons bien sentis.

– El Aziz a tout nié en bloc. Certes, il a reconnu avoir fréquenté les prostituées de Juárez, mais qui n’a jamais péché..., avait continué le chef de la police. Il était installé ici depuis deux ans, mais il avait passé les

vingt dernières années aux États-Unis. Nous avons demandé un extrait de son casier à nos collègues américains. Et là, c'est devenu encore plus intéressant. Notre homme avait un passé chargé. Agressions sexuelles. Il avait purgé une peine de six ans dans un pénitencier de Floride pour viol aggravé de coups et blessures. Inculpé de nouveau en 93 pour une seconde tentative de viol, il avait fui à Midland, Texas. Là, il travaillait en tant que chimiste. Après quoi, il avait réussi à se faire muter dans la filiale mexicaine de son groupe, ici, à Juárez. Nous étions sûrs de tenir notre homme. Enfin, presque.

– Le problème, c'est que les crimes n'ont pas cessé, puisque au printemps 96 vous avez découvert de nouvelles victimes, comme vous me l'avez dit, avait objecté Toni.

– Ça, c'est un des problèmes. Hélas, pas le seul. D'une part El Aziz continuait à nier en bloc, d'autre part les empreintes de morsures relevées sur les victimes ne correspondaient pas à sa dentition. Nous n'avions pas d'autre témoignage que celui de la petite allumeuse qui nous avait raconté son histoire. Nous avons supposé qu'il avait dragué ces filles à la sortie des usines, dans des bars. Mais pas un témoin, rien, *nada*. Quand les nouveaux crimes ont été découverts, le pire a été pour nous de constater qu'ils présentaient exactement les mêmes caractéristiques que les précédents. Nous en sommes arrivés à la conclusion que le Libanais avait des complices en ville.

– Ça ne cadre pas très bien avec les habitudes monomaniaques des tueurs en série, objecta Zambudio. Ce sont généralement des solitaires.

– En effet, et nous étions persuadés que certains de nos agents un peu trop zélés avaient essayé de faire entrer au chausse-pied leur version des faits dans la tête d'El Aziz qui a fini à un moment par reconnaître un des meurtres avant de se rétracter devant le juge d'instruction.

Toni avait eu du mal à masquer un sourire ironique. Il pouvait imaginer la taille du chausse-pied en question.

– Ce n'était pas si facile, le gouverneur de l'État, lui aussi membre du PAN, nous avait vraiment mis la pression, *señor* Zambudio, avait sèchement poursuivi Pazos. Alors, nous nous sommes penchés sur l'affaire de Matamoros, survenue en 89.

– J'ai lu quelque chose là-dessus dans l'avion. Une secte satanique, je crois. J'avais ça dans la documentation préparée par le journal à mon intention.

– Tout à fait. Et ces meurtriers en série-là n'étaient pas des solitaires. Ils avaient des complices jusqu'à Mexico. À l'époque, cette affaire avait été résolue avec la collaboration du FBI. Ce n'est pas que nous en ayons été enchantés, mais un *gringo* figurait au nombre des victimes. Nous avons donc repris contact avec eux, à Quantico, en Virginie. Ils nous ont dépêché un expert, un sociologue spécialisé dans les sectes. D'après leur programme d'analyse des crimes violents, le VICAP, vingt pour cent des serial killers opèrent en bande. Ce qui étaye notre hypothèse sur la culpabilité d'un El Aziz aidé de complices aussi tordus que lui. Mais il y a mieux : nous avons fini par recueillir les témoignages tant attendus. Et que disent-ils, ces témoignages ? Que certaines des victimes auraient été vues au bras de jeunes élégants habillés à la mode *ranchera*, des culturistes qui s'exhibaient dans des boîtes de strip-tease masculin de Juárez pour Américaines en chaleur. Ces types en costume de cow-boy appartenaient à une bande, « Los Diablos ». Fin avril 96, un samedi soir, nous avons encerclé le « Maverick's », un bar du centre-ville fréquenté par les ouvrières des *maquilas*, et appréhendé 150 personnes, dont des filles de douze ans ! Après un tri effectué sur la foi de nos témoins, nous avons arrêté neuf membres de ce gang. Et vous savez quoi ? Les empreintes dentaires du chef de la bande, *El*

Satán, un sobriquet particulièrement adapté, correspon-
daient aux traces de morsures relevées sur le corps de la
dernière victime en date, Sara Gutierrez. Et deux autres
témoins ont depuis certifié avoir été enlevées et violées
par des membres du gang, avant de réussir à s'échap-
per. Nous avons découvert des traces de sperme et
de sang dans les voitures des prévenus. Et pour finir,
ils ont avoué être les auteurs d'un certain nombre de
meurtres, et ils ont chargé El Aziz pour les autres. Ils
prétendaient qu'il les avait payés pour lui servir de
rabatteurs et qu'ensuite il avait lui-même tué les filles
qu'ils lui avaient amenées. Cette fois nous les tenions,
nos coupables !

– Vous parliez de cette secte, à Matamoros. Le FBI
a-t-il trouvé ici quelque chose de semblable ?

– Secte, gang, peu important les mots, cher monsieur.
Nous parlons toujours d'un groupe de tueurs en série.

– C'est vous qui le dites. El Aziz est tout de même
revenu sur ses aveux, ainsi que les membres du gang, si
je ne m'abuse. Il me semble que c'est un problème.

Alfonso Pazos avait soudainement arboré une mine
chagrine. Il s'était levé, s'était approché de la fenêtre. Il
lui tournait encore le dos, lorsqu'il avait mis fin à l'en-
tretien.

– Vous êtes décidément bien sceptique, *señor* journa-
liste, avait-il lâché en guise de conclusion.

Vendredi 23 février 1997. Motel La Vela. 19 : 30.

Zambudio s'ébroua, massa ses tempes douloureuses.

Les petits écrans, ça vous fichait une de ces migraines. En plus, il commençait à avoir un creux. Il relut ce qu'il avait écrit, coupa l'ordinateur, traversa la pièce envahie par la fumée de cigarette, entrouvrit la fenêtre et quitta la chambre.

Marcher l'avait toujours aidé à écrire, une manière de ruminer ses idées avec ses pieds.

De toute façon, il avait besoin d'une pause. Le portier lui ouvrit la porte avec des mimiques obséquieuses. Il lui abandonna encore 20 pesos.

À part le glauquissime fast-food d'en face, il n'y avait rien dans les parages qui fût à même de satisfaire ses exigences. Un taxi en maraude attendait devant le motel.

Mieux valait laisser la coccinelle au parking et se faire conduire au centre.

La ville avait envahi les collines pelées.

Les maisons basses faisaient la part belle aux bidonvilles au fur et à mesure que l'on se rapprochait du désert. Les quelques immeubles modernes occupaient le nouveau centre, à deux pas du cœur ancien de la ville, construit en bordure du fleuve.

Au fur et à mesure qu'ils roulaient, la physionomie urbaine se modifiait. Passé les rutilants grands magasins

Sanborn's, le boulevard se rétrécissait, les immeubles devenaient bas, mal entretenus.

Il se fit déposer à l'angle de l'avenue Guerrero. La chaleur était un peu tombée, les ombres d'antiques demeures aux façades d'*adobe* s'allongeaient sur le trottoir à la lueur naissante des réverbères. Il contempla un moment la perspective de la rue, les fenêtres protégées par des grilles de fer forgé, les ornements de stuc entrelacés en motifs compliqués, les toitures à l'espagnole, en tuile romane.

Tout ici était comme nimbé de poussière. À Juárez, elle recouvrait également le sol, les toits, les feuilles des rares arbres et même, semblait-il, les gens, drapant la ville entière d'un linceul poudreux qui atténuait les couleurs les plus vives. C'était la façon qu'avait le désert de se rappeler à vous, même quand vous ne pouviez pas le voir.

Sur le trottoir d'en face, un carrossier fermait son éventaire. Peinte sur le rideau de fer, la gueule bleutée d'un revolver de deux mètres de haut mettait le passant en joue. Sous la fresque, le commerçant avait écrit en grandes lettres rouges : « Ceci est un avertissement. »

Toni s'arrêta à la devanture d'une *taquería* et commanda des *fajitas* à la viande grillée. Son estomac vide et malade se manifestait bruyamment.

Le problème, c'est que rien ici ne se consommait sans une dose homéopathique de *chile*, pas même une salade de fruits ! L'absorption des *fajitas* eut pour conséquence de déclencher une coulée éruptive le long de son œsophage. Il fallait qu'il prenne quelque chose.

Et, bien sûr, il avait quitté l'hôtel comme un voleur, sans rien emporter qui pût le soulager. Il s'arrêta devant une pharmacie dont la porte était barrée d'une grille percée d'un guichet et appela.

Une vendeuse obèse parvint à s'extraire de derrière le comptoir et vint jusqu'à lui.

– Je voudrais entrer pour acheter quelque chose contre les brûlures d'estomac, s'il vous plaît.

– On n'entre pas ici. Il y a trop d'agressions. Je vais vous servir par le guichet.

Renonçant à répondre, Zambudio se contenta de hausser les épaules.

Ville de merde.

*

Mardi 20 février 1997. Juárez, quartier des affaires.

L'avocat d'El Aziz s'appelait Adrian Cuauhtemoc Camerón et c'était un trou-du-cul prétentieux. Il avait accordé un rendez-vous à Toni le lendemain de son entrevue avec Alfonso Pazos. Son cabinet était situé dans un quartier d'affaires excentré fraîchement sorti du sol, sur Rincón del Campanario. Toni avait garé sa VW au milieu des Jaguar, Mercedes et autres BMW assoupies sur le parking livré à la fournaise de midi. Il s'était senti à peu près aussi à sa place qu'un iceberg en plein désert, au milieu de tout ce luxe étalé sans complexe.

Camerón était grand, mince, bodybuildé et doté d'un léger strabisme divergent.

Il devait dormir avec un filet sur la tête pour plaquer ses cheveux noirs sur son crâne effilé et sa moustache était visiblement domestiquée par un barbier. Il portait un sombre costume trois-pièces qui avait dû coûter pas moins de quatre ou cinq ans du salaire d'un ouvrier.

Son plus grand malheur dans la vie était sans doute de ne pas devoir son teint mat aux effets d'une lampe à bronzer. Il avait posé sur son bureau Régence d'élégantes mains manucurées ornées d'une discrète alliance. Son œil gauche fixait un point éloigné, tandis que le droit sondait Zambudio comme s'il s'était agi d'un étron tombé du ciel sur l'acajou ciré du meuble ancien.

La climatisation était réglée sur une température pré-arctique et l'enfoiré ne frissonnait même pas.

– Que puis-je faire pour vous ? s'était-il enquis.

À ce moment précis, une devinette était revenue en mémoire à Toni : qu'est-ce que vous avez, quand vous avez un avocat enterré dans le sable jusqu'au cou ? Réponse : pas assez de sable. Il avait souri et commencé son interview.

Cameron s'était d'abord montré persuadé de la culpabilité de Fouad El Aziz :

– C'est une personne très instable. Lorsque j'ai accepté de le défendre, je n'avais pas d'idée préconçue. Mais il était assez rapidement passé aux aveux. Bien sûr les interrogatoires de la police sont parfois très musclés, mais on n'avoue pas une chose aussi grave si l'on est innocent, même sous la pression. Aussi avais-je pris la décision de plaider coupable. Surtout avec des antécédents pareils. Cependant, d'une façon incompréhensible, il s'est rétracté, malgré mes conseils, et je n'ai jamais pu l'en faire démordre. Il ne voulait rien entendre. J'ai donc fait mon travail, qui s'est borné à partir de là à dénoncer les violences dont il se prétendait victime auprès d'associations de défense des droits de l'homme.

– Mais sans grande conviction, objecta Toni.

– Monsieur Zambudio, avait répondu l'avocat ulcéré, je suis un professionnel. En plaissant coupable, et en arguant de ses précédentes condamnations restées sur lui sans effet, j'aurais pu convaincre le jury de lui épargner la perpétuité, et le faire condamner à être soigné dans un centre spécialisé. Vous savez, ce pays n'est pas si barbare. Aux États-Unis, il aurait certainement traîné des années dans le couloir de la mort avant son exécution. Surtout au Texas. La peine capitale n'existe pas au Mexique, je vous le rappelle. Mais la perpétuité n'est pas une sinécure. Connaissant les prisons de ce pays, je

puis vous l'affirmer. Cependant, tout au fond de moi, j'étais ébranlé. J'ai fini par douter. Et aujourd'hui, je suis absolument convaincu de l'innocence de mon client.

Toni avait cherché en vain à accrocher le regard de l'avocat, sans parvenir à savoir lequel des deux yeux le regardait :

– Un témoin l'accuse tout de même de tentative de viol et de menaces de mort. Je ne vais pas vous l'apprendre, tous les meurtriers en série sont de grands mythomanes. Des psychopathes, conscients, machiavéliques.

– Certes, avait répondu l'homme de loi, mais pour ce que j'en sais, les serial killers sont généralement très fiers des meurtres qu'ils commettent. Leur but final est la reconnaissance. Ça correspond peu à la personnalité de mon client. À supposer qu'il fût coupable, il ne pourrait qu'appartenir à la catégorie des psychotiques qui agissent sous la pression et oublient leur geste la minute d'après. C'est pourquoi ma première idée avait été de plaider coupable et d'invoquer des circonstances atténuantes liées à sa santé mentale.

Un partout. C'était un trou-du-cul compétent.

Ça devenait intéressant.

– Mais, si je me souviens bien des distinctions entre psychopathe et psychotique, chez les assassins en série, le second agit toujours seul contrairement au premier, avait argumenté Toni. Donc, que vient faire le gang « Los Diablos » dans le paysage ?

L'avocat avait paru embarrassé par la question.

– On n'a jamais pu prouver que mon client et ces types se connaissaient, avait-il répondu d'un ton moins convaincu. Bien sûr, ils ont pu se croiser, la ville n'est pas si grande et tous étaient des noctambules avérés. Mais de là à en faire des complices... À mon avis, le dénommé *El Satán* n'a accusé mon client que pour se dédouaner de ses actes.

– Alors cette bande aurait agi seule ?

– Ça, cher monsieur, adressez-vous à leur avocat et vous en saurez plus long à ce sujet. Je ne suis chargé que de la défense de Fouad El Aziz qui, en l'occurrence, est innocent. Et les éléments ne manquent pas pour apporter de l'eau à mon moulin.

Adrian Cuauhtemoc Camerón avait poussé une chemise cartonnée vers Toni qui commençait à grelotter, vêtu d'un simple polo à manches courtes.

Une des victimes avait été cataloguée par la police comme « Hondurienne supposée » en raison d'une étiquette « *made in Honduras* » trouvée sur son T-shirt.

N'importe quoi.

Une correspondance circonstanciée entre le FBI et les *federales*, ainsi qu'entre le FBI et la *Judicial*, précisait que l'administration américaine avait bien, sur demande du gouvernement mexicain, expertisé les véhicules suspects lors d'un examen effectué à El Paso, Texas, mais que, malgré des recherches poussées, aucune trace de fluide corporel n'avait pu être relevée. Les Américains avaient mis en garde la police mexicaine sur la minceur des preuves récoltées. Le procureur de Juárez avait répondu que les suspects avaient formulé des aveux très clairs au sujet des meurtres. Suivait une copie d'un rapport de la Commission mexicaine des droits de l'homme qui lui avait été adressée : les suspects avaient été arrêtés sans mandat, l'assistance d'un avocat leur avait été refusée et, pour comble, ils avaient été frappés durant leur interrogatoire, du moins l'affirmaient-ils, ajoutant qu'on leur avait enfoncé la tête dans la cuvette des toilettes, braqué une arme sur la tempe et menacé de les tuer s'ils n'avouaient pas.

Consternant.

Toni avait levé sur Camerón un regard admiratif.

– Dossier vide, aveux obtenus par l'usage de la torture et mesures de rétorsion. Ça la fiche mal. Ils n'iront pas loin avec ça, jaugea fièrement l'avocat.